

UNE ANALYSE, UN CONTROLE, UN SUICIDE

C'est l'histoire d'une analyse terminée par un suicide. C'est en même temps l'histoire d'un contrôle.

Charlotte avait treize ans quand je l'ai vue pour la première fois. On l'appelait Charlie, parce qu'elle faisait rire tout le monde, elle s'était surnommée elle-même ainsi. Son nom lui venait par ailleurs d'un choix qu'avait fait sa mère : c'était le nom d'une enfant morte en camp de concentration et dont l'histoire l'avait beaucoup émue.

Sa mère vivait près de ce dispensaire, elle était venue demander conseil pour sa fille qui avait des crises de colère qui lui faisaient peur. Le médecin-consultant, après avoir vu mère et fille, m'a adressé cette dernière en me disant : « Il n'y a probablement pas grand-chose à faire, c'est une psychotique, le peu que vous pourrez faire, ça sera toujours ça. On pourra peut-être retarder de quelques mois ou années son hospitalisation, parce que une fois qu'elle sera dedans... et avec la mère qu'elle a... je ne crois pas qu'elle en sortira de sitôt. Elle a l'air très intelligente, ça lui fera toujours du bien de parler à quelqu'un. Elle a toujours été placée, mais ça, vous le verrez, enfin, elle finira probablement comme schizo chronique. Une analyse n'est bien sûr pas à envisager, ni même une psychothérapie classique (?), mais on pourra peut-être repousser l'échéance. »

Charlie Machin avait une drôle d'allure quand elle est arrivée. Crispée et déchaînée à la fois, plutôt laide, elle paraissait dix-huit ans. Les traits tirés, en proie d'emblée à une colère violente contre sa mère, le tout caricatural, près du fou-rire. Elle était pesante, tonitruante, d'une démarche qu'ensuite elle décrivait elle-même par : « Plof, plof, voici le pas cadencé du dromadaire. »

« Ah c'est chez vous qu'on envoie les plus cinglés du centre ma pôv dame ?? Je suis cinglée vous savez ? Vous savez, je suis même dangereuse, ma mère a peur de moi, cette fragile créature, elle a une de ces trouilles ! L'autre jour on s'est battues, je l'ai griffée, mordue, elle a appelé Police Secours. Vous vous rendez compte ? POLICE SECOURS !!

Quand ils sont arrivés, je me suis calmée, ils voulaient pas m'embarquer, et puis ils n'avaient pas peur de moi, c'est pas ma mère la police ! » En me parlant, elle cassait l'un après l'autre tous les crayons de couleur qui étaient sur mon bureau. Elle s'emballait, elle parlait très fort, tout en disant que ce qu'elle détestait le plus chez sa mère, c'était sa voix trop forte. « Elle gueule, elle gueule, on l'entend de partout, il n'y a pas un coin où sa voix n'entre pas, je me mets des boules Quiès pour pas l'entendre. »

J'ai vu sa mère. Et là, j'ai eu peur, moi. Ce qu'on appelle avoir peur. La très vieille et jamais oubliée peur de l'enfance devant cette femme gigantesque (je ne pouvais la regarder que par en-dessous, l'horreur) très grosse, apoplectique, la voix plus tonitruante que sa fille, bref, un ogre, et moi : petit enfant destiné à être mangé.

Est-ce « mauvais » pour un analyste d'avoir peur ? La théorie est là en principe pour l'en préserver, comme instance refoulante. Oui. Pourquoi pas. Seulement quand je repense maintenant à cette histoire de Charlie et de sa mère, il m'apparaît que les seuls moments où j'ai été près de la vérité étaient les moments de ma peur. Je n'en ai rien laissé paraître, j'ai fait avec : « Asseyez-vous, Madame, voulez-vous me parler de votre fille, de vous ?... »

Aurais-je dû dire : « Madame, vous me faites horriblement peur, j'ai envie de crier, d'appeler Police Secours ? » Moi, la vérité... bouche cousue.

L'ogre a hurlé les premières phrases, puis s'est effondré en larmes et le reste est venu avec des hoquets, des sanglots à épouvanter.

« ... Elle va me tuer, elle va me tuer. J'ai peur. Et pourtant elle peut être très douce et affectueuse. Je ne l'ai pas dit jusqu'à maintenant, mais je sais que c'est la faute au professeur Y.*, je n'aurais jamais dû avoir cette enfant, on m'a forcée. J'avais perdu ma première petite fille, ah ! je l'adorais celle-là [sic], elle est morte à deux ans. Elle est tombée par la fenêtre. *C'était accidentel* pensez donc ! Elle est tombée en jouant, elle est morte sur le champ. J'ai été folle de douleur. On aurait mieux fait de m'enfermer. Je ne voulais plus vivre...

... Mon mari n'a pas pu supporter de me voir comme ça. Il m'a emmenée voir le professeur Y., il est très connu [c'est exact]. il m'a dit : « Il vous faut tout de suite un autre enfant, ou vous attendez d'ici six mois un autre bébé, ou vous allez devenir folle ! » Puis il a répété la même chose à mon mari. Six mois après j'ai été enceinte de Charlie. Mais je pleurais

* Jusqu'à quand tairons-nous, pour des raisons de déontologie *médicale*, les noms des ordures comme ce professeur Y... que pourtant nous connaissons bien.

toujours ma petite fille. Et maintenant c'est encore elle que je pleure. Pensez-vous que c'est à cause de ça que Charlie est comme ça ? Au fond je ne l'ai jamais aimée. J'avais toujours avec moi le nounours de l'autre. Je l'ai souvent placée, je ne pouvais pas la supporter longtemps*. Elle est difficile. Je me dis que tout ça ne pouvait pas lui faire du bien ? J'aurais peut-être dû lui parler. Vous savez, je suis de la campagne, chez nous on parle pas. Les enfants et les bêtes ça se traite pareil, comme les vaches ; quand on est malade on vous soigne et puis c'est tout. »

J'appris ainsi que Charlie avait grandi la plupart du temps dans des pensionnats, des centres pour enfants plus ou moins difficiles, caractériels, débiles, psychotiques, bref qu'elle a eu droit à tout l'éventail que notre société met en place pour ne pas reconnaître ni affronter le désir de meurtre des mères et des enfants.

« Il vaut mieux prévenir que guérir » est toujours la devise de la bonne médecine. Ainsi elle a prévenu le « contact » entre mère et fille, sauvant peut-être Mme Machin d'une tentative de meurtre dans la réalité, mais ne sauvant pas Charlie de la mort en fin de compte.

« C'était accidentel, pensez donc ! » ... Que pouvais-je faire de cette phrase ? L'épingler là-dessus, arrêter son flux de paroles, y revenir après... Sitôt prononcée, elle m'a semblé irréaliste, engloutie par l'histoire de Charlie, Charlie recouvrant sa sœur morte de son corps de vivante folle, bébé-tampon de la folie de sa mère... Et même... avais-je bien entendu ? Sûrement... INTERPRETER... En lettres de feu, à chaque défaillance de l'analyste, à chaque virage, c'est une rengaine, c'est un ordre, une exigence, morale oh combien, prenant des allures de nécessité scientifique.

Interpréter quoi ? Plutôt crier... comme criait Charlie, comme criait Mme Machin, appeler comme elle du secours, le plus musclé des secours... Police Secours... La folie était en moi. Ma peur se déplaçait à toute allure.

Ce n'était plus un ogre devant moi, mais un morceau de chair amputé d'un enfant mort, d'un bout de chair irremplaçable. Ma peur de quoi, de qui ? Ne pouvant plus s'ancrer dans ce corps qui me faisait face, c'était pire, elle courait, mon angoisse. Elle était tantôt dans un mot, dans un son, du côté des vaches de l'enfance de Mme Machin aussi, puis filant du côté du père de Charlie : « On s'est séparé quand elle avait deux ans, c'était un homme ombrageux. Il avait vingt ans de plus que moi... Il venait

* Charlie avait été placée très jeune. C'est lors d'un placement en province que sa mère a été convoquée et qu'on lui a dit : « Votre fille se *déséquilibre*, il faut vous en occuper. » ... Charlie avait, petite, déjà fait des tentatives de suicide.

d'ailleurs, il était étranger. Il ne fréquentait personne, il se taisait tout le temps, il devenait mystique. Il m'en voulait de vivre. Il me reprochait d'avoir des amants, c'était pas vrai. Et puis il n'aimait pas la ville. Il s'est installé à la campagne. Moi, je ne pouvais pas quitter mon travail, et puis je ne voulais pas m'enterrer. Il ne parlait presque plus à personne à la fin. Il avait toujours mal à la tête. Il est mort subitement, d'une congestion cérébrale. Les gens dans le village ont jaser. La petite l'aimait bien pourtant. Elle avait passé toute une année à la campagne avec lui. Mais ça ne pouvait pas durer, il s'en occupait pas, elle faisait ce qu'elle voulait... »

Mme Machin accepte que sa fille soit suivie dans le dispensaire, mais se plaint beaucoup qu'on ne lui donne pas de médicaments. De temps en temps, elle emmènera sa fille chez divers médecins et psychiatres qui lui donneront satisfaction. Charlie se prêtant à ce jeu, monnayant son adhésion... c'était pour une robe, une paire de chaussures, un manteau, un jour même, un magnifique sac en croco. Charlie finissait toujours par me raconter ces escapades, tôt ou tard elles devaient rentrer dans une scénette qu'elle écrivait et me jouait. Toutes les actions de sa mère étaient prétexte à la dérision, chacune fondant un acte comique, les personnages, toujours les mêmes, une mère et sa fille, ridicules à souhait, accompagnées quelquefois d'un « petit amant ».

Un jour Charlie parla à son tour de son père : « Il est mort sans qu'on sache pourquoi. Il me disait : « Ta mère aura ma peau, elle veut cette maison. » Et puis il est mort. Les gens du village n'ont pas voulu saluer ma mère. Maintenant elle l'a la maison, elle est à elle, ses grosses fesses et son petit amant. Ah c'est drôle ! Je suis costaud vous savez pour supporter ce que je supporte ! Il faut la voir la grosse à faire la vamp ! Mais quand elle me place, je suis encore plus malheureuse. Je ne veux pas lui laisser la maison, je ne veux pas qu'elle puisse se pavaner à sa guise. Je la dérange ! »

Un autre jour : « Ah le temps, le temps ! Ça m'angoisse tout le temps... Je voudrais être à la campagne, là on a le temps... J'ai fait un rêve : ma mère était en train d'enterrer mon père dans le jardin. Et puis ça faisait pourrir les canalisations, la tuyauterie. Mais c'était ridicule, et puis ça me fait peur, même de le raconter maintenant. Ça me fait penser que mon père et moi on arrosait le jardin, mais il voulait toujours économiser de l'eau. Je lui disais : On est à la campagne, ça ne coûte rien !... On regardait les étoiles avec mon père... j'étais heureuse... et puis la salope est venue et m'a mis dans une espèce de pension où les gens étaient gentils avec vous comme si on était des idiots, une maison pour enfants difficiles (grand rire), vous me trouvez DIFFICILE vous ? »

Ce qui me paraît difficile maintenant c'est de rendre la vivacité et la drôlerie de ses propos, ses mimiques de grand clown, le tout soutenu

par le tragique, et destiné à m'en *divertir*. Je ne peux pas davantage, et puis aussi à quoi bon, retracer les différents moments de cette psychothérapie, psychanalyse (c'est selon vos doctrines, messieurs-dames). Ce que je peux encore faire, c'est d'évoquer à l'aide de quelques fragments de ma mémoire et de notes prises à l'époque, ce qui était déjà ma question et qui l'est restée par-delà la vie de Charlie et à cause même de son suicide.

Tant d'années après ce suicide, et malgré ma conviction que si quelqu'un a véritablement envie de crever, après tout, il en a le droit, je pense que la souffrance de Charlie parlait, me parlait aussi de son désir de vivre. Elle se plaignait de sa souffrance, elle demandait à sortir de cet enfer. Ce n'était pas une schizo heureuse à la Deleuze-Guattari.

... « J'ai honte de ma mère... ma mère veut me tuer, elle veut ma mort...
Je me réveille la nuit et je crie... ces douleurs. Je dois tout le temps aller au W.C... c'est tout le temps, tout le temps, ça me fait souffrir...
pourtant ça n'a pas de rapport avec ce que je bois.

... J'aimerais avoir une mère bonne et qui m'aime. Ma mère ne me soigne pas, pourtant je souffre.

... Je vais mieux... je suis heureuse, mais je voudrais effacer mon passé...
Je voudrais me venger... c'est comme quand on est petit, on se dit vous allez voir, et on a des bonnes notes ! Maintenant ça va mieux, mais il faut que j'efface la mauvaise impression d'avant. J'avais peur de tout. Quand on me regarde dans la rue je perds mon pas régulier, je perds mon pas cadencé du dromadaire... Je voudrais *écrire* pour me venger... J'ai envie de *voler*, de *sauter par la fenêtre*... enfin de *voler, quand je suis bien*... Je me dis, si quand j'étais petite en rentrant de l'école j'avais quelqu'un pour m'appuyer, un père et une mère, ça ne serait pas comme ça maintenant...

... Je voudrais retourner dans le fond béni de l'enfance... Je voudrais tout recommencer... avoir deux ans... Vous savez j'ai deux nounours, le mien et celui de ma sœur qui est morte.

... Demain je vais aller avec maman au Bourget... on va prendre le baptême de l'air.

... J'ai lu un livre : pour la première fois j'ai eu l'impression que quelqu'un me ressemblait, c'est sur une *fille qui vole*, elle vole, et la mère est horrible ; elle a un homme qui veut lui apprendre l'amour (oh qu'est-ce que vous allez penser !) ça me dégoûte ces choses-là. Et un jour *elle apprend en plus que sa mère a tué un enfant*, une sœur qu'elle avait, et que sa mère l'a tué. Alors elle est vraiment désespérée...

... J'écris... j'ai honte... »

L'année se termine, elle part en vacances, sa mère lui offre un vélo, elle en est heureuse, elle se casse une jambe.

L'année d'après sa mère vient au dispensaire, elle n'en peut plus de sa fille, elle veut la placer. Tout de suite. S'ensuivent quelques pensions, des fugues, quelques hospitalisations brèves, un hôpital de jour, une année de pension chez des bonnes sœurs d'où elle sort parce qu'elle a fait peur aux filles en cassant un jour de colère des meubles... fâchée contre sa mère qui était partie dans la maison de campagne qu'elle faisait restaurer (maison où est mort le père) sans emmener Charlie... Cette maison devient le pivot des chantages, des menaces entre mère et fille. Elle allait mieux, de nouveau rien ne va plus.

Mme Machin, de son côté, va voir le médecin psychiatre qui avait été le consultant de cette histoire, elle le voit régulièrement... pour son compte.

Une année passe encore... l'année 1968.

Je n'ai pas de souvenirs, enfin très peu de Charlie pendant ce printemps-là, pas de notes non plus. Je pense que j'étais ailleurs. Dommage pour Charlie, elle n'est pas allée ailleurs. Tous les schizos n'étaient pas heureux en mai 68, n'en déplaie aux dogmatiques. Les analystes eux, étaient heureux... pour le plus grand bien de qui ?

La troisième année... je retourne aux Charlies...

Une coïncidence ? J'éprouve le besoin de refaire un nouveau contrôle. Parler à quelqu'un qui puisse m'écouter, qui en (en ?) sait plus que moi. Moi... Mon histoire arrive là, à la croisée de celle de Charlie. En fait elle y était tout le temps, on le sait, ça, mais ce qui va suivre permet de voir encore mieux, ce que l'on sait.

Le suicide de Charlie, c'était ce que je savais.

Chacun commence son analyse à sa façon. La mienne a commencé le jour où un ami en analyse chez le Dr X. m'en parla. J'entrevis la possibilité qu'après tout, cela ne m'était peut-être pas interdit, à moi non plus. Il me parla de l'analyse, de son analyse, de son analyste, de telle façon qu'il devint pour moi, sans qu'il s'en doute, une sorte d'interlocuteur imaginaire privilégié, bien avant qu'un analyste en titre ne vienne occuper cette place.

Au cours de son analyse, cet ami s'est suicidé.

Je restais dans un grand deuil. En delà de l'ami perdu, je perdais encore autre chose, le pari de lui parler un jour et de lui dire ce qu'avait été pour moi le fait qu'il m'ait reconnue comme un sujet, qu'il m'ait ouvert une voie quand toutes les issues me semblaient bouchées et que seul le suicide me restait comme possibilité d'acte. J'étais loin de penser à ce moment, qu'un jour, j'allais me jeter dans ce cirque moi-même. J'avais

aussi été très troublée et révoltée par le rôle supposé ou vrai qu'avait joué son analyste dans son histoire.

Il était clair pour moi, que si je tenais à ma vie, ce n'est pas avec le Dr X., analyste de mon ami mort, que je devais entreprendre une analyse. Mon fantasme était : « il me laissera me suicider ». J'en pris donc un autre, avec qui du reste tout cela fut évoqué. Analysé ? Je ne sais pas. Je parlais, je disais... Lui : « moui, moui ». Il ne dit jamais mot, me laissant dérouler mon fil à ma guise. Puis nous nous séparâmes. C'était il y a longtemps avant l'histoire de Charlie.

Au moment de chercher un nouveau contrôleur, (j'en avais déjà usé réglementairement deux pour les besoins de l'institution analytique), je pensais au Dr X. L'histoire était ancienne. Ne me restait plus de rancune, plus de peur pour moi-même, seulement le désir d'apprendre par un contrôle sur la pratique, chez un analyste que pour ses travaux j'estimais.

Le rendez-vous pris, je me demandais de qui j'allais lui parler. J'avais déjà pas mal d'analysants et le choix ne manquait pas. Je pensais à Charlie... l'aspect peu classique (au point de vue de l'analyste de ville, réservé aux bons névrosés, gibier de divan, gibier de contrôle, gibier de nomination d'analystes), me gênait un peu, mais la tournure que commençaient à prendre les événements dans son histoire m'angoissait, et je choisis finalement de parler d'elle.

Dès la première séance de contrôle, je sortis très soulagée. Non seulement j'avais « travaillé » le « cas », j'avais mieux saisi les recoupements des différents signifiants etc. mais je ne me sentais plus seule à supporter l'inquiétante non-intervention de l'analyste. A ce moment je ne voyais pas, et le contrôleur sans doute pas non plus, en tout cas il ne me l'a jamais dit, que ma demande de contrôle était en elle-même une intervention « déportée ».

Au lieu d'agir *dans* l'analyse de Charlie, j'agissais mon angoisse *dehors*, ce dehors restant seulement le dedans de mon analyse, non de la sienne.

Voici à quel moment de l'histoire de Charlie intervint ma demande.

Un jour, sa mère étant absente, de nouveau dans sa maison de campagne où elle ne voulait pas se laisser suivre systématiquement par sa fille, Charlie arriva à sa séance avec un baluchon dans lequel était amassée toute la fortune de sa mère. Comme bien des paysannes, celle-ci avait toute sa fortune cachée chez elle, sous forme d'argent liquide, de quelques valeurs et de bijoux. Charlie avait fouillé partout et avait fini par découvrir la cachette de sa mère. Elle avait tout raflé, y compris l'acte de propriété de la fameuse maison de campagne, et m'avait tout apporté.

« Bijoux de famille »... « Dette symbolique »... « Castration de la mère »... INTERPRETER... Interpréter quoi ? Avant même que je ne l'ouvre, tout cela était dit par elle. Agir, oui. VOLER... VOLER... au lieu d'elle, voler comme la fille du livre, comme quand elle est bien et qu'elle a envie de voler par la fenêtre, comme elle demande à sa mère de l'aider à voler (« elle devrait m'aider à voler ma mère, si elle m'aimait », disait-elle un jour).

Interpréter ? Oui, par un acte. J'avais curieusement envie de nouveau de crier... appeler Police Secours ? Ça insistait. Bien sûr pas appeler Police Secours, mais agir là où ça me parlait... du côté de la peur et cette peur était bien du côté de la police. Voler...

Charlie se serait peut-être tuée quand même... un peu de modestie... mais si quelque chose était à faire, c'était d'entrer dans ces dédales de la peur et de la « marginalité ». La marge était étroite ! Rester immuable dans le symbolique, non ce n'était pas à faire. Ça c'était l'autre peur, encore plus sale celle-là : la peur du dogme. C'était là le contrôle et sa nécessité. Ça me garantissait pour ne pas passer à l'acte, à l'acte illégal.

Parfois le passage à l'acte de l'analyste est la seule interprétation vraie. Agir pour que l'autre le symbolise. Déposséder cette mère d'au moins cela. J'avance peut-être une idée incongrue, mais réflexion faite et toutes illusions enterrées concernant la pure écoute, je pense qu'il est parfois vital que l'analyste agisse. Seulement bien sûr dans une histoire si proche du fait divers, où la loi symbolique fait accident avec les lois du code pénal, ça ne saute pas aux yeux... et on ne nous en parle guère dans les séminaires...

Charlie était donc revenue chez sa mère, mais au bout de quelques mois, celle-ci n'en voulait plus, n'en pouvait de nouveau plus. Charlie non plus du reste. Elle demandait une hospitalisation de nouveau. Le psychiatre qui s'occupait de Mme Machin lui proposa de prendre Charlie dans un service où il travaillait et qui n'était pas trop horrible. Charlie était d'accord.

Son angoisse devenait insupportable à chaque absence de sa mère. Elle me demanda s'il n'était pas possible de lui ôter un bout de cervelle pour moins souffrir. Elle fit un testament léguant son corps à l'Académie de Médecine. Elle poussa l'humour jusqu'à dédicacer ce don au Professeur Y. qui avait si bien conseillé sa mère. Elle écrivait une pièce sur les nazis, elle avait seize ans. Sa violence faisait peur à tout le monde. Bien qu'elle évoquait avec délices tout ce qu'elle pourrait me faire, se jeter sur moi, m'étrangler, arriver avec un revolver, je n'ai jamais eu la moindre appréhension, et il n'y eut en dehors des crayons cassés jamais de violence manifestée entre nous. Rien à voir avec la peur que je continuais à ressentir à chaque entrevue avec sa mère.

Mme Machin commençait à « craquer »...

Le début du contrôle coïncida, d'une part, avec un placement de Charlie, d'autre part, avec son acte d'offrande de la fortune de sa mère. Le placement avait eu comme conséquence d'introduire de nouveaux médecins, psychiatres, thérapeutes dans le circuit. Charlie ne pouvait résider dans ce nouveau centre sans être traitée. Elle eut des médicaments, une psychothérapie parallèle à celle qu'elle poursuivait avec moi. Le lieu où elle se trouvait lui plut tant que sa mère consentit à se rendre aux réunions de parents. L'écho qui me parvint de « là-bas » fut l'inquiétude de l'équipe soignante de voir Charlie se « morceler ». On m'en parla. Qu'y pouvais-je ?... Quant à l'offrande... je lui laissais remballer son baluchon... ne m'en constituant pas destinataire. Elle continua à errer. Elle changea encore d'institution. Cette fois-ci ce fut Sainte-Anne. La vraie, la bonne.

Cependant elle continuait à venir au dispensaire, à me parler. Un jour, elle fit un autre effort envers moi. Elle me demanda de la prendre comme cliente « privée », chez moi. A ce propos, elle dit : « J'en ai marre d'être un objet de la société, pire, de la Sécurité Sociale ! Je ne veux plus être prise en charge, oh bien sûr que je suis une charge, mais je veux être la charge de ma mère ! »

J'ai eu l'impression en effet que des institutions il y en avait déjà trop eu, et demandais avec son autorisation, à sa mère, la sienne, pour que Charlie puisse suivre sa psychothérapie chez moi. Sa mère ne fut pas ravie, mais accepta de s'engager à payer pour au moins un an, ou jusqu'à ce que sa fille gagne elle-même cet argent (30 F par séance). Charlie avait cependant posé comme seule condition que « la vieille crache ».

... « J'ai peur, j'ai peur. Ah oui, je ris. Mais je vais me suicider ! C'est par pudeur que je ris. Je n'en peux plus ! J'ai peur de moi, oui, de moi. Tout ce que j'ai eu peur de faire, j'ai fini par le faire, alors pourquoi pas ça. J'ai peur de tuer. On pense une chose, et ensuite c'est comme une suggestion, on se suggère soi-même. Après tout c'est possible, si je peux le penser... Je peux tuer quelqu'un. » Ceci fut la dernière séance au dispensaire.

Chez moi, à la première séance, elle me dit en rougissant qu'elle aimerait devenir analyste. A Sainte-Anne, elle soignait les gens, surtout une femme, Mme Lopes, qu'elle appela tout de suite Mme Le père, elle faisait pipi au lit, Charlie lui a dit que c'était parce qu'elle voulait être soignée par sa mère comme quand elle était petite, et Mme Le père ne pissait plus. « Ah ! je suis la psychanalyste de Mme Le père ! » Etait-ce sa mère ou moi, puisque maintenant j'en touchais du père... Elle se plaignait des médicaments, on lui en donnait beaucoup trop. Et en effet elle

avait la bouche sèche, elle paraissait somnolente et son discours avait une allure de « réchauffé ». Comme si elle n'y était plus. Elle tint à venir : elle vient en boitant parce que sa jambe lui fait mal des piqûres qu'elle reçoit.

... « Ça fait deux piqûres qui me font mal comme ça... je m'habillais et je leur disais que je voulais me foutre sous le métro, alors ils m'ont pris et le surveillant général m'a fait une piqûre. C'est pour ça que je ne suis pas venue l'autre fois... J'aurais pas eu de jambes je serais venue... Je suis allée passer le week-end chez ma mère... quand je suis partie j'ai demandé qu'on me raccompagne et personne n'est venu. Je me disais : vivre pour qui, pour qui ? »

Elle est venue à sept séances chez moi. Puis elle a manqué deux séances. A la deuxième elle m'a téléphoné. Très embêtée : « C'est trop long à vous expliquer, mais je ne pourrai pas venir. Ce n'est pas de ma faute, ma mère... mais j'en ai parlé à mon oncle, il doit convaincre ma mère, j'ai confiance. Ma mère ne veut plus que je continue, je ne sais pas si je pourrai venir à ma séance de mercredi. » Je lui demande de venir quand même, qu'on parlera de vive voix de tout cela... Nous n'avons plus jamais parlé.

Le même jour de ce coup de fil, j'ai reçu une lettre de sa mère :

M...,

Je vous fais savoir que je ne puis plus payer le traitement de ma fille. J'ai tenu tant que j'ai pu maintenant cela m'est matériellement impossible. Je puis en faisant beaucoup d'efforts payer une séance, et encore, je le souligne momentanément. Cela n'est pas que je ne veux pas, je ne peux pas, par ce même courrier j'en fait par au Docteur F. lui expliquant mon cas. Comme ma fille est prise en charge par la sécurité sociale je lui demande de faire le nécessaire.

Veillez je vous prie m'en excuser...

A la séance de mercredi Charlie n'est pas venue. J'ai écrit à sa mère une lettre qui est arrivée trop tard. Pendant la fin de semaine, elle était partie à sa maison de campagne ne voulant pas emmener sa fille. Celle-ci est restée seule à Paris. M'a-t-elle téléphoné en mon absence, je l'ignore. Le docteur F., psychiatre de sa mère et travaillant dans le service où elle était, n'était pas là en cette fin de semaine non plus. Elle avait le droit de sortie, elle s'en est servie. Elle est allée dans l'appartement de sa mère.

J'ai été avertie de son suicide par le Dr F. Ensuite sa mère m'a écrit. Je l'ai vu quinze jours après la mort de Charlie. Voilà ce qu'elle m'a dit :

« Vous vous rendez compte que je perds ma première fille le 20 mars et la deuxième à quelques heures près le 21 mars. Ah ! quand le mois de mars arrive je n'ai pas besoin d'un calendrier ! Et mon mari aussi est mort un 21 du mois. Je vous enverrai la photocopie de la lettre qu'elle a écrite avant de mourir : « Maman, ce n'est pas de ta faute, tu as fait ce que tu as pu... Je remercie M. mon analyste et M. F. pour tout ce qu'ils ont fait pour moi. Je préfère mourir plutôt que de devenir folle. »

Elle s'est pendue dans les W.C. à l'aide d'une tringle du lit de sa sœur, je me demande comment elle a trouvé ça... c'était dans un coin perdu. Elle a laissé aussi un mot où elle désire être enterrée avec son père. D'ailleurs, le samedi d'avant, au village, elle a demandé à une voisine où était la tombe de son père et elle est allée porter des fleurs... Ses souliers, je les ai nettoyés aujourd'hui, ils sont encore tout crottés. Elle n'est jamais allée auparavant sur la tombe de son père. »

Mars 1974